



JOURNAL DU CONFINEMENT

N°8 - 28 mars 2020

ILS SONT OÙ, LES PIAFS ?



– Tu les as entendus qui pleurnichent dans la radio ? Ils ne savent pas tenir en place !

D'un coup de menton qui semble ponctuer son propos, Éric glisse de la table jusqu'à la fenêtre ouverte. Le parc est désert. Il tend l'oreille. Il guette le chant des oiseaux. Rien ! Pas plus aujourd'hui qu'hier.

– Ils sont où, les piafs, d'après toi ?

Pas de réponse. Plusieurs longues secondes pour pivoter.

La pièce est vide. Il n'a pas entendu Damien sortir.

– Si ça se trouve, c'est pas les piafs. C'est moi qui deviens sourd.

Il se retourne de nouveau vers la fenêtre. Mobilise son attention, la projette tout entière dans sa faculté d'audition.

Pas de piafs. Mais il entend nettement le froissement des feuilles neuves du marronnier agitées par le vent frisquet de cette fin de mars.

– C'est pas moi le sourd, dit-il par la fenêtre ouverte.

Puis en criant aussi fort qu'il le peut : « Oh ! Les piafs ? Vous êtes muets, putain ? »

À l'extérieur, Karen traverse la pelouse. Elle vient du parking où elle a garé sa petite Renault jaune. Elle a déjà l'attirail complet : la charlotte qui mousse sur ses cheveux, le masque blanc qui lui bouffe la moitié du visage, la combinaison blanche. Elle sur-saute légèrement en entendant Éric crier et tourne la tête vers lui :

– Éric ? Vous allez bien ? Vous voulez quelque chose ?

Coup de menton, demi-tour. Pas le moment ! Il retourne vers l'autre bout de la pièce. Quatre mètres ! Quatre petits mètres parcourus cent fois par jour. Le temps de se repositionner face à la table et la tête de Karen s'inscrit déjà dans l'ouverture de la porte de sa pièce de vie, comme ils disent. Léger tapotement sur le panneau de bois : « Éric, vous avez appelé ? Vous avez besoin de quelque chose ? »

– Bonjour Karen. Je veux bien que vous fermiez la fenêtre. Pas chaud ici...

Karen se faufile entre le pied du lit et le fauteuil. Elle referme les deux battants de la fenêtre.

– C'est Damien qui a ouvert ?

Vous voulez que je vous passe le pull, Éric ?

– D'après vous, ils font quoi en ce moment les oiseaux ?

Karen le regarde intensément, un léger sourire se dessine sur ses lèvres : « Je suppose qu'ils sont comme tout le monde ! Confinés dans leurs nids, non ? »

– Tu parles ! Et les gens ?

– Les gens... Ils commencent à râler, rechigner. Ils n'en peuvent plus d'être coincés chez eux... Le pull, oui ? Non ?

– Ils vont s'y faire ! On s'y fait... Qu'est-ce qu'ils croient ?

Karen ne répond rien. Qu'est-ce qu'elle pourrait encore répondre ? Trois ans qu'on a ramassé Éric fracassé dans le bas-côté d'une route de campagne à côté de sa moto...

– Ce matin, j'ai l'impression d'être assis autour de l'obélisque ! Un truc carré, rugueux et froid. Enfoncé dans le cul jusqu'au nombril...

– C'est douloureux, Éric ?

– Non ! Je ne sens rien du tout. Ce serait trop beau ! Vous vous êtes déjà enfilé l'obélisque dans...

– Éric... On avait dit qu'on y allait mollo sur ce terrain-là ! dit Karen dans un mince sourire.

– Je sais, je sais... C'est le cerveau ! Il fonctionne, lui. Il fonctionne même très bien. J'aimerais que de temps en temps, il me lâche un peu la grappe ! Vous croyez qu'ils font nous faire une nouvelle génération de OK-boomers, les confinés ?

– On fera le bilan après... On n'en sait rien. Mais c'est possible, oui...

Éric réajuste d'un imperceptible mouvement de son cou la manette sur son menton. Le fau-

teuil fait un bond en arrière, puis dans l'espace libre, entre le lit et la porte, il pivote en hoquetant. Un demi-tour à droite. Un demi-tour à gauche...

– On danse ?

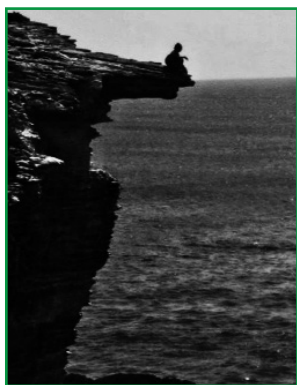
– Bonne idée, Éric. On danse.

Karen tourne sur elle-même, les mains levées au-dessus de sa tête. Le caoutchouc des roues du fauteuil d'Éric chuinte sur le faux plancher. Les pieds de Karen glissent sans bruit.

– Les confinés, ils vont s'habituer, Karen. Vous verrez. Ils vont apprendre. Tout le monde apprend...

Hemmel

UN RÊVE



J'entre dans une maison, peuplée de visages connus et inconnus. Des parents d'élèves viennent me saluer, certains enfants, aussi. Je me sens bien dans cet échange de sourires, de paroles. Quelque chose de fluide et de ouaté nous enveloppe. Je m'approche d'une fenêtre, avec vue sur la mer qui m'évoque le tableau de mon frère Louis, où mer et ciel mêlés se fondent, en une éternité. Je voudrais rester

dans cette contemplation mais, malgré moi, l'escalier me happe et me porte à l'étage.

Sans m'en rendre compte, chaque fois que je monte, je change de maison. Toujours plus spacieuse, plus remplie, plus belle aussi ! La conversation semble s'étirer à l'infini et me conduit, toujours plus haut, dans cette Tour de Babel inversée.

Puis, soudain, c'est la chute, comme un envol et je me retrouve dans un parc saturé de fleurs blanches. Une maman me propose de rester avec elle et avec tous les autres, pour assister à la fête de la Ste Marguerite. Je la remercie, tout en m'empressant de lui dire qu'il est indispensable que j'aille préparer mes cours. En quittant le parc, tout se brouille dans ma tête : je ne reconnais plus rien !

Le paysage a changé. Je me trouve à un carrefour dont les panneaux n'indiquent aucune direction ! Prise de panique, je retourne à la fête et tente de m'expliquer. Je dois rentrer chez moi ! Je cherche désespérément un taxi quand un jeune homme se lève pour me raccompagner. Il m'entraîne mais nous marchons, étrangement, à reculons et nous nous heurtons à la foule des danseurs, aux rires, aux verres brisés.

Les tables regorgent de nourriture. Il m'impose de manger mais j'éprouve un sentiment d'écoeurement. Je ne peux rien avaler. Alors, il me tire, avec force, dans une direction opposée, au pied de falaises qu'il nous faut escalader. J'ai peur du vide mais je sens bien que je dois l'affronter. Je m'accroche, de rocher en rocher, dans une ascension sans fin ! Grimper, toujours grimper, sans aucun but

à atteindre... Le vide, en moi, devient vertigineux quand, brutalement, le jeune homme me crie de descendre. Tous ces efforts pour rien ! J'éprouve de la colère.

De retour "sur terre", je traverse la route et me rends dans une épicerie. Les clients me dévisagent. Je me sens étrangère. On finit par m'indiquer un chemin. Une fois de plus, il ne me permettra pas de m'échapper. Je rencontre une religieuse, entrevue à la fête. Je l'interroge mais elle m'ignore.

Je réalise, alors, que je suis vraiment seule et perdue, enfermée en moi-même, confinée.

Mady

3 X 3

	A	B	C
1			
2			
3			

Horizontalement

1. De fabrication chinoise, celui qui retentit au fond de nos bois. – 2. Doublée, philippine. – 3. Hippomobile.

Verticalement

A. (env.) Stagne en Hérault. – B. Silencieuse et immobile ces temps-ci. – C. Suit le mac ces temps-ci.

FABLE EXPRESS

Trouvez la morale de l'histoire, qui est ici un des grands titres de Piaf.

Mais qu'est-ce qui se passe ce matin dans cette foutue ville ? Je n'avais jamais vu ça : pas un seul jupon dans la rue ! Pas un seul de ces charmants minois féminins qui font l'attrait des hommes de 40 ans dans mon genre ! Je ne vois que des mecs, des machos, des tristounets, des poilus...